



Partenariat Bollyciné

## ***Water*** **(Deepa Mehta, Canada-Inde - 2005)**

Iranganie Serasinghe (la belle-mère) Hermantha  
Gamage, (le barbier)

### **Réalisation**

Deepa Mehta. Scénario : Anurag Kashyap, Deepa Mehta. Image : Giles Nuttgens. Montage : Colin Monie. Musique : Mychael Danna, A.R. Rahman. Décors : Rumana Hamied Lal Harindranath. Producteur : David Hamilton. Production, Distribution : Deepa Mehta Films, Flagship International, David Hamilton Productions Durée : 117 min. Format : 35mm, 2,35 : 1, couleur. Sortie française : 06 septembre 2006.

### **Interprétation**

Sarala Kariyawasam (Chuyia), Buddhi Wickrama (Baba), Rinsly Weerathne (le mari de Chuyia),



Elle a 7 ans, elle regarde le monde avec les yeux d'une poupée de porcelaine, et elle est veuve. Parce qu'un vieillard l'a épousée peu avant de mourir, la petite Chuyia devient une intouchable, recluse dans une maison où des femmes résignées n'attendent que la mort : des veuves, comme elle, condamnées à n'être rien puisqu'elles ne sont même plus la moitié de leur mari. Mais Chuyia refuse de comprendre sa condition : elle est l'élan de la vie, la révolte peut-être, dans l'Inde de 1938.

La cinéaste Deepa Mehta a donné à ce portrait d'enfant une vérité intemporelle, refusant de céder aux menaces des fondamentalistes hindous qui avaient réussi à interrompre le tournage de son film, -qu'elle dut repousser pendant plusieurs années. Le sort des veuves est encore un sujet tabou dans l'Inde d'aujourd'hui, et on sent ici la détermination d'une femme qui, avec sa caméra, défie l'immobilisme. Mais *Water* est aussi un film charmant, où se développe une histoire d'amour entre une jeune veuve, dont Chuyia est devenue l'amie, et un intellectuel progressiste qui a succombé à sa beauté.

Réalisme et romantisme font bon ménage pour la cinéaste, qui mène des combats politiques dans son pays, tout en réalisant à l'occasion des épisodes de la série télé américaine *Les Chroniques du jeune Indiana Jones*. Il s'agit pour elle de toucher un large public, mais aussi de l'interpeller, et elle y parvient en se servant du lyrisme bollywoodien pour habiller une histoire dont la violence crue finira par surgir. Les armes du mélodrame seront alors les plus justes. Sous ces images séduisantes, faciles, un désespoir traverse *Water* et résonne comme un cri d'alarme.

### **Frédéric Strauss (Télérama)**

« *Water* » est loin des clichés de films Bollywood que l'on peut connaître. Ici, pas de danse endiablée, ni de luttes entre des hommes moustachus à la chemise déboutonnée. Le rythme est lent, l'esthétique particulièrement douce et les acteurs véritablement justes. Le film semble avant tout destiné à un public occidental : la réalisatrice, Deepa Mehta, prend le temps d'installer le contexte du film. Les explications indirectes sont nombreuses et permettent ainsi au public de comprendre la situation des femmes veuves au début du siècle (bien que celle-ci n'ait pas réellement changée...).

Chaque rôle est parfaitement interprété. Il ressort une force derrière l'apparente fragilité de chacune des femmes. Une résignation chez la plupart, due au manque d'éducation et à l'interprétation des Textes Sacrés. Une révolte chez certaines, comme chez Shakuntala. La douceur et la délicatesse de Kalyani sont terriblement touchantes. La naïveté et, paradoxalement, la maturité de Chuyia est bouleversante, comme lorsqu'elle écoute attentivement « Tantine », la plus vieille femme du foyer, lui parler de friandises... Un regret, cependant, Narayan. Cela n'est pas dû à son jeu d'acteur, mais plutôt au personnage en lui-même. Il semble parfois trop utopique et pourtant trop terne pour être réel... On aimerait le voir se battre pour ses convictions alors qu'il reste « passif » face à cette société indienne et à l'amour qu'il porte à Kalyani.

**Alix Marnat (Sens Critique)**

Après *Fire* en 1996 et *Earth* en 1998, la réalisatrice indo-canadienne Deepa Mehta clôt sa trilogie des éléments naturels. Le premier volet racontait l'histoire de deux femmes, toutes deux déçues par un mariage arrangé raté, et tombant amoureuses l'une de l'autre. Le deuxième évoquait la partition douloureuse de l'Inde et du Pakistan en 1947. Avec *Water*, Deepa Mehta s'attaque à la tradition mortifère qui veut que les veuves deviennent des parias de la société, enfermées dans des maisons dont elles ne sortent qu'à leur mort. Ces thématiques, bien que très différentes les unes des autres, font toutes partie de la même problématique. Car, comme la plupart des cinéastes indiens travaillant à l'étranger (à l'exception notable de M. Night Shyamalan), Deepa Mehta a toujours gardé, dans son travail, un lien très étroit avec son pays d'origine. Et c'est à la fois avec pudeur et une grande liberté de ton qu'elle s'interroge sur les contradictions de cette grande nation.

Le contexte choisi par la cinéaste n'est évidemment pas innocent : dans les années 1930, la lutte pour l'indépendance de l'Inde, impulsée par Gandhiji et sa politique de « résistance passive », bat son plein, tout comme le rejet de traditions millénaires, dont l'Inde devrait se débarrasser, selon les nationalistes, pour avoir enfin accès à la modernité. Gandhi condamne ainsi le système des castes, mais aussi le statut des veuves, prônant le remariage pour celles qui le souhaitent. Mais le souhaitent-elles ? C'est tout l'intérêt sociologique de *Water* que de montrer l'absence de toute révolte chez ces femmes, qui adhèrent totalement aux « Saintes Écritures » dans lesquelles une femme est censée appartenir à son mari et mourir avec lui. Voir ainsi la scène troublante où Kalyani cherche à quitter l'ashram pour se marier, et dresse contre elle l'ensemble de la maisonnée. Si la solidarité peut exister dans l'ashram, ce n'est que tant que l'on respecte les règles de la tradition.

Le plaidoyer de Deepa Mehta tire sa force de sa sincérité, empreinte d'une belle symbolique. À l'exemple d'un Manish Jhâ avec *Matrubhoomi*, un monde sans femmes (2004), ou d'un Buddhadeb Dasgupta avec *Chroniques indiennes* (2004), la cinéaste ne cherche pas à choquer inutilement, mais pas question non plus pour elle de modérer son discours. Il est évident que les choses n'ont pas tant changé pour les veuves en Inde depuis 60 ans. Et le regard final emplí de désespoir qu'une des veuves tourne vers la caméra nous glace longtemps le sang.

**Ophélie Wiel (Critikat)**

Damain : cycle « imposture (2/3) »

***La sirène du Mississipi* (François Truffaut, France/Italie - 1969)**

**Mercredi 20 mars 2019 à 20 h**